LOUIS DE MAILLY

LES AVENTURES DES TROIS PRINCES DE SERENDIP

SUIVI DE

VOYAGE EN SÉRENDIPITÉ

éditions
THIERRY MARCHAISSE

Extrait de la vente

LES AVENTURES DES TROIS PRINCES DE SERENDIP

SUIVI DE

VOYAGE EN SÉRENDIPITÉ

Extrait de la publication

LOUIS DE MAILLY

LES AVENTURES DES TROIS PRINCES DE SERENDIP

SUIVI DE

VOYAGE EN SÉRENDIPITÉ

PAR

AUDE VOLPILHAC

DOMINIQUE GOY-BLANQUET

MARIE-ANNE PAVEAU

éditions

THIERRY MARCHAISSE

© 2011 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux
Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen
Couverture : miniature persane, XIVe siècle.
Illustrations intérieures : Kay Nielsen, « Arabian nights », années 1930, D. R. l'éditeur ayant recherché en vain les ayants droit.

Éditions Thierry Marchaisse
221 rue Diderot, 94300 Vincennes

Diffusion : Harmonia Mundi

Extrait de la publication

Note de l'éditeur

Les Aventures des trois princes de Serendip *par le chevalier de Mailly n'avaient pas été republiées depuis le* XVIII*e siècle, mais elles n'en ont pas moins continué à nourrir certains esprits et à produire des effets souterrains.*

Nous avons voulu en tenir compte dans cette nouvelle édition en proposant au lecteur un Voyage en sérendipité. *On y découvrira l'histoire du texte de Mailly, l'origine de cette étrange idée de* serendipity *ou « sagacité accidentelle » qu'il a inspirée à Horace Walpole, ainsi que ses diverses retombées artistiques, techniques, scientifiques et philosophiques.*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LOUIS DE MAILLY

LES AVENTURES DES TROIS PRINCES DE SERENDIP

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ PAR

AUDE VOLPILHAC

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Sources et modalités de cette édition

Le Voyage et les avantures des trois princes de Sarendip *est paru en 1719, simultanément chez Henri Charpentier et chez Pierre Prault. C'est cette édition que nous reprenons ici.*

Une seconde édition du texte de Louis de Mailly (intitulée Voyages et aventures des trois princes de Sarendip*) se trouve dans les* Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques, ornés de figures, *tome 25, Amsterdam et Paris, Rue et Hôtel Serpente, 1788 (sans nom d'éditeur). Coquilles, fautes grammaticales et ponctuation de la première édition y ont été corrigées par l'éditeur anonyme. Aussi avons-nous gardé les corrections de l'édition de 1788 quand cela était nécessaire. En outre, nous avons indiqué les variantes qui existent entre ces deux éditions lorsqu'elles nous ont semblé dignes d'intérêt.*

Pour une plus grande lisibilité, nous avons expliqué brièvement en notes certaines tournures de langue, ou certains points d'histoire ; de même, l'orthographe, la ponctuation, la présentation du texte et les marques typographiques des dialogues ont été modernisées.

Extrait de la publication

DANS LES TEMPS HEUREUX où les rois étaient philosophes et s'envoyaient les uns aux autres des questions importantes pour les résoudre, il y avait en Orient un puissant monarque, nommé Giafer, qui régnait au pays de Serendip. Ce prince avait trois enfants mâles, également beaux et bien faits, qui promettaient beaucoup. Comme il les aimait avec une extrême tendresse, il voulut leur faire apprendre toutes les sciences nécessaires, afin de les rendre dignes de lui succéder à ses États. Dans ce dessein, il fit chercher les plus habiles gens de son siècle pour leur servir de précepteurs. Quand on les eut trouvés, il les fit venir dans son palais et leur dit qu'il les avait choisis parmi les plus célèbres de son empire pour leur confier l'éducation de ses enfants ; qu'ils ne pouvaient lui faire un plus grand plaisir que de les bien instruire, et qu'il en aurait toute la reconnaissance possible ; ensuite il leur assigna de grosses pensions, et donna à chacun d'eux un fort bel appartement près de celui des princes ses fils. Personne n'osait y entrer pour leur rendre visite, de crainte de les détourner de leurs occupations.

Ces hommes illustres, sensibles à l'honneur que cet auguste roi leur faisait, n'oublièrent rien pour bien exécuter ses ordres, et pour répondre à la haute estime qu'il avait conçue de leur mérite. Les trois jeunes princes, qui avaient beaucoup d'esprit et autant

Extrait de la publication

d'envie d'apprendre que leurs maîtres en avaient de les enseigner, se rendirent en peu de temps très savants dans la morale, dans la politique et généralement dans toutes les plus belles connaissances.

Ces sages précepteurs, charmés des progrès de leurs disciples, allèrent en rendre compte au roi. Il en fut si surpris que, s'imaginant que c'était une fiction plutôt qu'une vérité, il voulut lui-même en faire l'épreuve. Il en était capable, car il n'ignorait rien de tout ce qu'un grand homme doit savoir. Il fit d'abord venir l'aîné et, après l'avoir interrogé sur les sciences qu'on lui avait apprises, il lui tint ce discours :

« Mon fils, comme je me sens chargé du poids de mes années, et du pénible fardeau de l'empire, je veux me retirer dans quelque solitude pour ne plus songer qu'à mon repos. Dans cette résolution, je laisse à votre conduite le gouvernement de mes États, et j'espère que vous en userez toujours bien. Cependant, avant que de vous quitter, j'ai plusieurs choses de conséquence à vous recommander. La première, et la plus considérable, est d'avoir toujours la crainte des dieux dans le cœur ; la seconde, de regarder vos frères comme vos enfants ; la troisième, de secourir les pauvres ; la quatrième, d'honorer les vieillards ; la cinquième, de protéger l'innocence persécutée ; la sixième, de punir les coupables ; et la dernière, de procurer à vos peuples la paix et l'abondance. Par ce moyen, vous deviendrez l'objet de leurs vœux et de leurs prières, et le Ciel les exaucera autant pour leur félicité que pour votre gloire. Voilà, mon fils, les conseils que je vous donne : je vous exhorte à les suivre, et si vous le faites, votre règne sera toujours heureux. »

Ces paroles ayant extrêmement surpris ce jeune prince :

« Seigneur, lui dit-il, je suis très obligé à votre bonté paternelle de l'offre qu'elle me fait, et des conseils qu'elle me donne. Mais que dirait-on, et quel blâme ne mériterais-je pas, si j'acceptais le gouvernement de votre empire pendant que vous vivez ?

Extrait de la publication

D'ailleurs, comme je sais qu'il n'y a point de météore qui surpasse l'éclat des astres, ni de chaleur qui égale celle du soleil, je suis persuadé qu'il n'y a personne plus capable de gouverner vos États que vous-même, puisque vous en êtes la force et l'ornement tout ensemble. Je serai toujours prêt à vous faire connaître, par mes soins et par mon obéissance, la soumission que j'aurai toute ma vie pour vos ordres ; mais dans cette occasion, je supplie très humblement Votre Majesté de vouloir bien m'en dispenser. Si votre décès précédait le mien, ce que je ne souhaite pas, j'accepterais pour lors votre empire, pourvu que vous m'en jugeassiez digne, et je le gouvernerais suivant les bons avis que vous venez de me donner. Je ferais tout mon possible pour n'en rien omettre, et pour faire voir à tous vos peuples que je n'ai point de plus forte passion que celle de vous imiter. »

La réponse judicieuse de cet aimable prince donna beaucoup de satisfaction au roi qui, ayant reconnu par cette première épreuve la capacité et le bon naturel de son fils, ne douta point qu'il n'eût un jour toutes les qualités nécessaires pour lui succéder glorieusement. Cependant, il dissimula sa joie, et lui dit d'un air sérieux de se retirer, à dessein de faire la même expérience sur les deux autres princes ses fils. Il commença par faire venir son puîné, et s'étant servi du même discours qu'il venait de faire, ce jeune prince lui répondit de cette manière :

« Seigneur, si le Ciel exauçait mes désirs, vous seriez immortel. Vous devriez l'être, non seulement pour le bonheur de vos peuples, mais encore pour celui de vos enfants, puisque jamais prince n'a été plus grand, plus généreux et plus magnanime que vous ; ainsi, jouissez toujours d'une santé parfaite, et d'un empire que vous gouvernez avec tant de sagesse, de prudence et de bonté. À mon égard, Seigneur, je n'en suis nullement capable, cela ne servirait qu'à faire voir ma faiblesse, et à me combler de confusion plutôt que d'honneur. Si une petite fourmi sortait présentement de sa demeure, serait-elle digne de gouverner vos

Extrait de la publication

États ? Que suis-je autre chose qu'une petite fourmi sans force et sans adresse ? Il faut infiniment plus de mérite et de génie que je n'en ai pour régir et administrer votre empire ; d'ailleurs mon frère aîné est plein de vie et de santé : c'est à lui qu'appartiennent vos États après vous, et mon cadet et moi, nous n'avons d'autre droit à espérer que les apanages que votre justice et votre bonté voudront bien nous accorder. »

Cette sage réponse ne causa pas moins de plaisir au roi que la précédente. Il remercia les dieux de lui avoir donné deux enfants d'un caractère si doux et si raisonnable. Il fit retirer celui-ci pour faire venir son cadet, et lui tint le même discours qu'il avait fait à ses deux autres fils. Ce jeune prince, surpris et comme interdit de cette proposition, garda un moment le silence, et ensuite il répondit en ces termes :

« Comment, Seigneur, pourrais-je, dans un âge si peu avancé, accepter une dignité si importante et si difficile à remplir ? Je connais trop mon insuffisance pour ne me pas faire justice : je ressemble à une petite goutte d'eau, et votre empire à une grande et vaste mer ; il faudrait avoir un esprit aussi étendu que le vôtre pour le gouverner dignement. Je vois bien, Seigneur, que vous voulez m'éprouver, mais je me donnerai bien de garde de monter si haut, de crainte d'un sort semblable à celui du malheureux Icare : sa punition vint de sa témérité, et ma peine naîtrait de l'injustice et du mauvais naturel que j'aurais de vouloir être préféré à mes frères. Aux dieux ne plaisent, Seigneur, que cela m'arrive jamais. »

Cette prudente réponse étonna le roi et, ayant trouvé dans ce jeune prince autant d'esprit et de sagesse qu'il en avait remarqué dans ses frères, il fut convaincu des progrès qu'ils avaient faits dans les sciences. Cependant, il ne voulut pas s'en tenir là : il résolut de les rendre encore plus accomplis et, pour cet effet, de les envoyer voyager par tout le monde, afin d'apprendre les mœurs et les coutumes de chaque nation. Dans ce dessein, il les

fit venir le jour suivant, et feignant d'être en colère contre eux de ce qu'ils avaient refusé l'administration de ses États, il leur adressa ces paroles :

« Après les soins que j'ai eus de vous, et de vous donner les plus habiles gens du monde pour vous instruire parfaitement, j'avais lieu d'espérer de votre part une entière obéissance. Mais comme il me paraît que vous n'êtes pas encore assez instruits de vos devoirs, il faut que vous alliez achever de les apprendre dans les pays étrangers. Je vous prie donc de sortir dans quatre jours de ma cour, et dans quinze de mon empire, avec défense d'y revenir sans ma permission. »

Ces princes, qui ne s'attendaient pas à un pareil ordre, en furent très surpris : ce n'est pas que le plaisir de voyager n'eût pour eux beaucoup de charmes, et qu'ils ne le souhaitassent de tout leur cœur ; mais aimant le roi au point qu'ils faisaient, ils ne pouvaient s'en éloigner de cette manière sans un extrême chagrin. Ils firent donc tout leur possible pour ne le pas quitter si tôt ; cependant, voyant qu'il voulait absolument être obéi, ils partirent dans le temps prescrit, avec un équipage fort modeste, et sous des noms déguisés. Quand ils furent hors de leurs États, ils entrèrent dans ceux d'un grand et puissant empereur nommé Behram.

Comme ils continuaient leur route pour se rendre à la ville impériale, ils rencontrèrent un conducteur de chameaux, qui en avait perdu un ; il leur demanda s'ils ne l'avaient pas vu par hasard. Ces jeunes princes, qui avaient remarqué dans le chemin les pas d'un semblable animal, lui dirent qu'ils l'avaient rencontré, et afin qu'il n'en doutât point, l'aîné des trois princes lui demanda si le chameau n'était pas borgne ; le second, interrompant, lui dit :

« Ne lui manque-t-il pas une dent ? »

Et le cadet ajouta :

« Ne serait-il pas boiteux ? »

Extrait de la publication

Le conducteur assura que tout cela était véritable.

« C'est donc votre chameau, continuèrent-ils, que nous avons trouvé et que nous avons laissé bien loin derrière nous. »

Le chamelier, charmé de cette nouvelle, les remercia bien humblement, et prit la route qu'ils lui montrèrent pour chercher son chameau. Il marcha environ vingt milles sans le pouvoir trouver en sorte que, revenant fort chagrin sur ses pas, il rencontra le jour suivant les trois princes assis à l'ombre d'un plane[1], sur le bord d'une belle fontaine où ils prenaient le frais. Il se plaignit à eux d'avoir marché si longtemps sans trouver son chameau, « et bien que vous m'ayez donné, leur dit-il, des marques certaines que vous l'avez vu, je ne puis m'empêcher de croire que vous n'ayez voulu rire à mes dépens. »

Sur quoi le frère aîné, prenant la parole :

« Vous pouvez bien juger, lui répondit-il, si, par les signes que nous vous avons donnés, nous avons eu dessein de nous moquer de vous ; et afin d'effacer de votre esprit la mauvaise opinion que vous avez, n'est-il pas vrai que votre chameau portait d'un côté du beurre, et de l'autre du miel ?

– Et moi, ajouta le second, je vous dis qu'il y avait sur votre chameau une dame.

– Et cette dame, interrompit le troisième, était enceinte. Jugez, après cela, si nous vous avons dit la vérité. »

Le chamelier, entendant toutes ces choses, crut de bonne foi que ces princes lui avaient dérobé son chameau. Il résolut d'avoir recours à la justice ; et lorsqu'ils furent arrivés à la ville impériale, il les accusa de ce prétendu larcin. Le juge les fit arrêter comme des voleurs de grand chemin, et commença à faire leur procès.

La nouvelle de cette capture étant arrivée aux oreilles de l'empereur, le surprit, il en fut même très fâché parce que, comme il

---

[1] Platane.

Extrait de la publication

apportait tous les soins possibles pour la sûreté des chemins, il voulait qu'il n'y arrivât aucun désordre. Cependant, ayant appris que ces prisonniers étaient de jeunes gens fort bien faits, et qui avaient l'air de qualité, il voulut qu'on les lui amenât. Il fit venir aussi le chamelier afin d'apprendre de lui, en leur présence, comment l'affaire s'était passée. Le chamelier la lui dit ; et l'empereur jugeant que ces prisonniers étaient coupables, il se tourna vers eux en leur disant :

« Vous méritez la mort, néanmoins, comme mon inclination me porte à la clémence plutôt qu'à la sévérité des lois, je vous pardonnerai si vous rendez le chameau que vous avez dérobé ; mais si vous ne le faites pas, je vous ferai mourir honteusement. »

Quoique ces paroles dussent étonner ces illustres prisonniers, ils n'en témoignèrent aucune tristesse, et répondirent de cette manière :

« Seigneur, nous sommes trois jeunes gens qui allons parcourir le monde pour savoir les mœurs et les coutumes de chaque nation ; dans cette vue, nous avons commencé par vos États et, en chemin faisant, nous avons trouvé ce chamelier qui nous a demandé si nous n'avions pas rencontré par hasard un chameau qu'il prétend avoir perdu dans la route. Quoique nous ne l'ayons pas vu, nous lui avons répondu en riant que nous l'avions rencontré et, afin qu'il ajoutât plus de foi à ces paroles, nous lui avons dit toutes les circonstances qu'il vous a rapportées. C'est pourquoi, n'ayant pu trouver son chameau, il a cru que nous l'avions dérobé ; et, sur cette chimère, il nous a fait mettre en prison. Voilà, Seigneur, comme la chose s'est passée, et si elle ne se trouve pas véritable, nous sommes prêts à subir avec plaisir tel genre de supplice qu'il plaira à Votre Majesté d'ordonner. »

L'empereur, ne pouvant se persuader que les indices qu'ils avaient donnés au chamelier se trouvassent si justes par hasard, « je ne crois pas, leur dit-il, que vous soyez sorciers, mais je vois bien que vous avez volé le chameau, et que c'est pour cela que

Extrait de la publication

vous ne vous êtes pas trompés dans les six marques que vous en avez données au chamelier. Ainsi, il faut ou le rendre ou mourir. » En achevant ces mots, il ordonna qu'on les remît en prison et qu'on achevât leur procès.

Les choses étaient en cet état lorsqu'un voisin du chamelier, revenant de la campagne, trouva dans son chemin le chameau perdu ; il le prit, et l'ayant reconnu, il le rendit, d'abord qu'il fut de retour[1], à son maître. Le chamelier, ravi d'avoir retrouvé son chameau et chagrin en même temps d'avoir accusé des innocents, alla vers l'empereur pour le lui dire et pour le supplier de les faire mettre en liberté. L'empereur l'ordonna aussitôt. Il les fit venir et leur témoigna la joie qu'il avait de leur innocence, et combien il était fâché de les avoir traités si rigoureusement. Ensuite, il désira savoir comment ils avaient pu donner des indices si justes d'un animal qu'ils n'avaient pas vu. Ces princes voulant le satisfaire, l'aîné prit la parole et lui dit :

« J'ai cru, Seigneur, que le chameau était borgne, en ce que, comme nous allions dans le chemin par où il était passé, j'ai remarqué d'un côté que l'herbe était toute rongée, et beaucoup plus mauvaise que celle de l'autre, où il n'avait pas touché ; ce qui m'a fait croire qu'il n'avait qu'un œil parce que, sans cela, il n'aurait jamais laissé la bonne pour manger la mauvaise. »

Le puîné, interrompant le discours :

« Seigneur, dit-il, j'ai connu qu'il manquait une dent au chameau, en ce que j'ai trouvé dans le chemin, presque à chaque pas que je faisais, des bouchées d'herbe à demi mâchées de la largeur d'une dent d'un semblable animal.

– Et moi, dit le troisième, j'ai jugé que ce chameau était boiteux parce qu'en regardant les vestiges[2] de ses pieds, j'ai conclu qu'il fallait qu'il en traînât un, par les traces qu'il en laissait. »

---

[1] Dès qu'il fut de retour.

[2] Empreinte que laisse sur le sol le pied de l'homme ou de l'animal.

Extrait de la publication

L'empereur fut très satisfait de toutes ces réponses et curieux de savoir encore comment ils avaient pu deviner les autres marques. Il les pria instamment de le lui dire, sur quoi l'un des trois, pour satisfaire à sa demande, lui dit :

« Je me suis aperçu, Sire, que le chameau était d'un côté chargé de beurre, et de l'autre de miel, en ce que, pendant l'espace d'un quart de lieue[1], j'ai vu sur la droite de sa route une grande multitude de fourmis, qui cherchent le gras, et sur la gauche, une grande quantité de mouches, qui aiment le miel. »

Le second dit :

« Et moi, Seigneur, j'ai jugé qu'il y avait une femme dessus cet animal, en ce qu'ayant vu un endroit où ce chameau s'était agenouillé, j'ai remarqué la figure d'un soulier de femme auprès duquel il y avait un peu d'eau, dont l'odeur fade et aigre m'a fait connaître que c'était de l'urine d'une femme.

– Et moi, dit le troisième, j'ai conjecturé que cette femme était enceinte par les marques de ses mains imprimées sur la terre, parce que, pour se lever plus commodément après avoir achevé d'uriner, elle s'était sans doute appuyée sur ses mains afin de mieux soulager le poids de son corps. »

Les observations de ces trois jeunes princes donnèrent tant de plaisir à l'empereur qu'il leur témoigna mille amitiés et les pria de séjourner quelque temps chez lui. Il leur donna un fort bel appartement dans son palais, où ils étaient servis comme des rois, et l'empereur les voyait tous les jours. Il en était si charmé qu'il préférait leur conversation à celle des plus grands seigneurs de son empire. Il se dérobait souvent à ses propres affaires et se cachait quelquefois pour les entendre parler sans en être vu.

Un jour que ces princes étaient à table, et qu'on leur avait servi, entre autres mets, un quartier d'agneau de la table de

---

[1] Une lieue égale 4, 4 km.

Afin de parfaire l'éducation de ses trois fils, Giafer, souverain de Serendip, les pousse à parcourir le monde. Chemin faisant, les princes rencontrent un chamelier, fort marri de la perte de l'une de ses bêtes. Ils lui décrivent si bien l'animal que le chamelier est convaincu d'avoir affaire à des voleurs. Les trois frères sont alors conduits devant le roi Behram, qui découvre leurs remarquables facultés d'observation et de déduction. Séduit par ces jeunes philosophes, le roi finit par leur confier toutes sortes de missions plus ou moins magiques ou galantes, mais toujours délicates…

Oubliés depuis le XVIIIe siècle, ces contes n'ont rien perdu de leur charme. Mais l'identité de leur auteur, leur genèse et leur destin posthume soulèvent des questions non moins fascinantes. Dominique Goy-Blanquet, Marie-Anne Paveau et Aude Volpilhac nous invitent à redécouvrir ici l'œuvre du chevalier de Mailly et à voyager avec elles en *sérendipité*, de la Perse à l'Italie, de l'Angleterre de Walpole à la philosophie des sciences, et d'Internet à l'art de trouver ce que l'on ne cherche pas.

18 €

ISBN: 978-2-36280-003-0

Extrait de la publication